

DISCOURS NOTABLE DES DUELS, DE LEUR ORIGINE EN FRANCE, &...

Jean : de La Taille De
Bondaroy, ...





DUELLO

GIORGIO ENRICO

BIBLIOTECA

D 1

F
11

LEVI

2 m

d-140

11.

Duella 0

D 1. F 11

DISCOVERS NOTABLE DES DVELS, DE LEVR ORI gine en France, & du mal- heur qui en arriue tous les iours au grand interest du public.

*Ensemble du moyen qu'il y auroit d'y
pourvoir.*

PAR Messire JEAN de la TAILLE, Cheua-
lier seigneur de Bondaroy lez Pluuiers.



A PARIS.

Chez CLAUDE RIGAUD, tenant sa boutique
au Palais à la Chapelle S. Michel.

1607.

Avec plusieurs du Don



A T R E S-H A V T

T T R E S-I L L V S T R E

*Prince Monseigneur Hen-
ry de Bourbon Prince
de Condé.*

MONSEIGNEUR.
Ayant l'honneur
d'estre aujourdhuy
un des plus vieux serui-
eurs de vostre maison, du
temps mesmes de ses plus
râdes trauerses, lors qu'au-
uns eussent bien voulu en-
per les fondements pour

bastir dessus leurs gran-
 deur, i'ay osé me persuader
 que la vostre n'auroit des-
 agreable cet humble dis-
 cours des Duels, tant pour-
 ce que mon fils a l'honneur
 d'estre employé à vostre ser-
 uice, que pour la faueur
 que lui auez desia fait d'im-
 petrer du Roy la grace
 ayant vaincu en Duel celuy
 qu'il tenoit pour son enne-
 my) qui est la premiere
 (comme i'estime) que luy
 auez iamais demandé: ce
 qui nous oblige tous deux,
 luy de vous rendre de plus
 en plus tref-humble seruice,

oy de prier Dieu qu'en
compéſe il vous en puiſſe
re vn ſi bon & ſigné,
l'ayez ſuieſt de le tenir
uſiours au nombre de
s plus fideles & affectiō-
z ſeruiteurs. Ce pendant
onſeigneur il vous plaira
ir en ce petit diſcour les
oyens qu'il y auroit (ou-
ceux qu'on a cy deuant
cherchez en vain) d'obui-
mal-heur de tels Duels,
uels ſe perd vne infinité
braue Nobleſſe au grād
iudice du Roy, & de l'E-
t. Voſtre autorité y
at beaucoup à cauſe du

rang que tenez auprès de sa
maiesté. Il n'y en a point qui
ait plus d'intérêt à la con-
servation de ceste pauvre
Noblesse qui s'entre-tue,
que ceux qui en sont les
vrais Princes. Dieu vous fa-
ce la grace , comme à vos
predecesseurs , de la con-
duire vn iour pour le serui-
ce du Roy en si bon lieu,
qu'en rapportiez les lau-
riers d'une gloire immor-
telle.



PREFACE.



'Est une regle generale, qu'il n'est permis à un particulier vivant sous les loix du Prince, de se faire iustice par ses mains, & de se battre de sang froid avec un autre, qui ont voyes de fait deffendues. La raison est, que le glaive n'est point donné de Dieu au Roy sans cause, & qu'à luy seul appartient de faire iustice, & d'ordonner des combats. Tellement que c'est comme un crime de lese Maïesté d'appeller

A iiij

un autre au combat de son authorité priuée. Et ne pouuons ny deuons ainsi disposer de nous , n'estant pas nez pour nous-mesmes, ains pour la patrie, le Prince, & les parents.



DISCOVERS

NOTABLE DES

DVELS, DE LEVR ORIGINE en France, & du malheur qui en arriue tous les iours au grand interest du public.

*ensemble du moyen qu'il y auroit
d'y pourvoir.*

DENTRE les maux
que la corruption
du temps, & des
cœurs, que la licence des
uerres tant ciuiles qu'e-
rangeres, & la disconti-

A v

nuation de tenir les Estats
(seul remede aux playes
plus desesperées de l'Estat)
nous ont apporté en ce
Royaume, celuy des Duels
(à mon aduis) est bien l'un
des plus grands, voire des
plus pernicious de la façon
qu'il se pratique aujour-
d'huy, non seulement au
preiudice de la loy de Dieu,
& de celle du Prince, mais
contre la nature mesme,
d'autāt qu'il n'est pas seule-
ment question de la perte
du corps, mais aussi de
l'ame.

Estant chose certaine que

tels combats qui se font sans la permission du Prince sont de l'inuention du Diable (meurtrier dès le commencement) ennemy perpetuel du genre humain , d'autant qu'il sçait bien que la chose qui nous est plus recommandée de Dieu , est la société humaine qui consiste en l'amour, & dilection du prochain, ores qu'il nous fust ennemy. C'est de luy , que viennent les damnables inspirations : ses œuvres, & actiōs sont meurtres, adulteres, sacrileges, idolatries, impie-

tez, pousser les hommes à se battre, à se poignarder, à s'estrangler, à s'empoisonner, à se precipiter de haut en bas.

Quelle rage, & frenaisie que pour vne querelle, le plus souuent mal-fondée, qui ne regarde l'honneur, ny le deuoir qu'on doit à D I E U, ny le seruice qu'on doit au Prince, & au bien de la patrie, que pour vn trait de ialousie, vne Dame, vne parole mal-interpretée, vn mot mal entendu, & bien souuent pour vn reproche d'un defect de nature au

rps, on deuiene soudain
mys ennemys, & de ce
s on aille à vn Duel s'en-
rer cōme vn sanglier, nō
né, mais le pourpoint bas
n á coups de taille, mais
estoc pour plutoft s'en-
-tuer, & perdre plus ayse-
ent l'ame avec le corps.
ce qui est plus estrange,
y a des seconds pour em-
scher les supercheries, il
it que par honneur ils fe-
tent le plus souuent, &
coupent la gorge sans
iect, sans querelle, ou
mitié procedente.

Quelle honte de voir ce-

sterage plus ordinaire entre ceux qui se disent Chrétiens qu'entre les Payens, qu'entre les Turcs, qu'entre les infideles plus barbares, qui n'ont cognoissance, ny crainte du vray Dieu! N'est-ce pas chose estrange qu'entre ces vieux Payens Grecs, & Romains qui ont esté si braues guerriers, & nos vainqueurs és Gaules, telle frenaisie ne se trouue point ores qu'ils fussent trefcurieux d'honneur, lequel ils constituoient sans plus en la vertu, au deuoir qu'on doit rendre à la patrie, aux

ix, & au Magistrat, est-
ants plutoſt à loüange de
ouffrir vne iniure que la
anger? Et nous Chreſtiens
ui n'auons de Chriſt que
tiltre, & le nō, nous mō-
ns iuſques aux nues pour
moindre offence qu'on
ous ſçauroit faire, ie ne dis
as à noſtre honneur, mais
noſtre orgueil, & l'occa-
on vient de ce que l'on n'a
oint reiglé le point d'hon-
eur pretendu, pour lequel
hacun ſe veut offencer
ien ſouuent ſans ſuiet.

Si la paſſion de noſtre
auueur (comme eſcrit vn

excellent Docteur de l'Eglise) se reduisoit à nostre entendement, il n'y auroit chose tant dure qui ne se puisse iustement souffrir: Car que sont (dit-il) ces choses que nous endurons en comparaison de luy ? Il a souffert (ores qu'il fust de lignée Royale) des opprobres, des risées, contumelies, soufflets, crachats, verges, couronne d'épines, & la Croix : Et nous misérables pour vn seul mot, nous nous fâchons, pour vne parole nous sortons hors de nous mesmes.

Mais quoy ? on se mouv-
eroit aujourdhuy de
Christ mesme, s'il nous ve-
oit encore prescher de
suffrir quelque iniure, d'ai-
mer nostre prochain com-
me nous-mesme, non seu-
lement en luy pardonnant,
remettant les fautes qu'il
eut auoir commises con-
tre nous mais aussi luy ren-
dant les meilleurs offices,
dont nous pourrions adui-
rer, ou desquels nous seri-
ons par luy requis, en quoy
est la perfection Chresti-
enne.

Des querelles viennent

les combats, & les querelles bien souuent de la cholere, qui est vne passion mal-aysee à refrener, elle nous assaut de telle viftesse, qu'à peine pouuons-nous parer le coup: nous en sommes saisis tout à la fois, & non par degrez, dès sa naissance, elle est en sa perfection. Et bien que l'amour soit vne des agitations de l'ame la plus violente, si vient-il peu à peu, & nous dōne loisir d'y penser, mais ceste mal'heureuse cholere, preoccupe nos sens, & en vn moment enfante van-

geance sa fille, ou bien les Duels ses enfans, ou plutoſt monſtres.

Qui pourroit repreſenter tant de ſang inutilement reſpādu à l'occafion d'eux: là où ſil euſt eſté employé en vne guerre iuſte & neceſſaire pour le biē du Prince & du public, on euſt deliuré (ie ne diſ pas ſeulement l'Italie du ioug Eſpagnol, ou la Nauarre) mais la Hongrie de la Tirannie inſupportable du Turc.

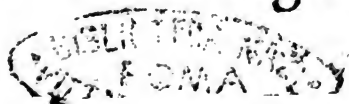
Qui ne ſcait que la France depuys trante ans a perdu en ces Duels plus de ſix

mille gentils hommes de nom (comme le Roy a bien sceu) voire des plus braues & genereux (comme il est à presumer) que la mort n'auoit osé attaquer en tēps de guerre: Et neantmoins les a fait entretuer en plaine place pour des querelles de neant?

En somme c'est vn malheur, qui depuys quarante ans regne en France: C'est vn chaut mal, qui offusque & faisit les parties plus nobles du corps de la Noblesse: Et ce qui rend ce mal presques incurable, est vne

fausse impression d'honneur, qui au moindre appel (dit en l'oreille) l'a fait ainsi entre-tuer , & bien souvent sans subiect.

Moy-mesme qui parle, confesse qu'en la force & vigueur de mon age , ie n'eusse pas esté plus sage en cela que les autres : par ce que i'eusse plustost esleu la mort , que de donner le moindre soupçon de lâcheté, ou de manquer tant soit peu, à ce qu'on appelle honneur : auquel ie n'entés déroger par ce discours, s'il est bien réglé, ny mesme



empescher, les combats legitimes (dont ie parleray cy apres) quand il y va du Point d'honneur : car des choses qui gastent plus son lustre, la premiere & plus vilaine est de dire ou faire chose indigne d'un gentilhomme pour crainte de la mort : la seconde est de n'endurer vne parole de mespris qui offense l'honneur, vne iniure vn affront : la troisieme vn dementi, d'autant qu'un homme de bien (principalement quand il est question d'une chose importante à l'honneur de

quelqu'un) ne doit iamaïs proferer vne menterie. Mais aujourd'huy on ne regarde pas à tout celà: Si tost qu'on est appellé, il faut à quelque prix que ce soit, se battre, soit à tort ou à droit.

Le Roy a cherché tous les moyens qu'il a peu avec son conseil pour empêcher ceste cruelle, & sanguinaire licence des Duels, comme y ayant le plus d'intérêt pour le public: Premièrement on a deffendu les dementis, pensant que de là procedoit la cause de se battre: Puis apres l'Appel

sur peine de la vie: on a pensé que c'estoit le premier mobile du mal: On a commandé aux gouverneurs de veiller chacun en sa Province sur les querelles des gentils-hommes, & d'y pourvoir: Mais on a trouvé que ces remedes ont plustost augmenté, que diminué le mal, la cause vient de l'impression que les hommes ont de ce faux Honneur par eux pretendu, quil leur est plus que la crainte de la mort, & que le magistrat, mesme avec toutes ses loix & deffenses, lesquelles

les

es leur ont dōné plus d'en-
uie de se battre, que de
crainte d'estre punis.

Certes le soing qu'on a
eu iusques icy de pourvoir
a telle inconuenient est
grandement à loüer, & les
remedes susdits ne seroient
que bons, & suffisans, s'il
n'estoit question de cest
honneur imaginaire, qui
est auourd'huy en l'enten-
dement des hommes vn
plus puissant maistre que la
loy: si bien qu'on me par-
donnera si ie dis librement
qu'on n'a pas bien appro-
fondiceste playe, ny pene-

tré iusque à la cause, & source du mal, comme feroit vn bon Medecin, auant que d'y appliquer le remede.

Or est-il que la source, & l'origine de ce mal vient & procede du serment que le Roy Henry deuxiesme apres le combat de Iarnac, & Chastigneraye, fit a saint Germain en Laye 1547. de ne permettre iamais combat : c'est de là que ceste maudite licence de se battre en Duel, est venu. Et ne sera impertinent de dire icy rant la forme de ce combat, que la cause qui meut le

Roy de faire ce serment, sans lequel la centiesme partie comme ie croy, de nos Duels ne fut arriuée.)

C'est que Chastineraye parlant vn iour au Roy de Larnac, qui se monstroient tousiours en poinct, & ne demandoit d'argent, luy dit que c'estoit a cause qu'il entretenoit sa belle mere: ce que le Roy ayant redit à Larnac, comme par maniere de ieu, ils'en tint offensé, & dit au Roy que sauf le respect de sa Maiesté, la Chastigneraye auoit menti: Ce qu'entendant l'autre il le def-

fia, & demanda au Roy le cōbat, qui luy fut octroyé & le camp assigné a S. Germain dans vn mois: pendāt lequel la Chastigneraye eut loysir de s'adresser à toutes sortes d'armes, desquelles Iarnac auoit le choix, suiuant la coustume qui le dōne à celuy qui est deffié. Le iour venu le Roy, les Seigneurs, & les Dames paroissent sur les eschafaux. Chastigneraye avec sō parrein, comme aggresseur entre le premier au camp, & se range en son paillon qui estoit là dressé. Iarnac s'estāt

de mesme rendu au sien, opposite de l'autre, accompagné aussi de son parrein (qui estoit le Seigneur de Boïsz grand Escuyer de France) enuoya par vn sien Escuyer porter les armes à son ennemy : sçauoir avec l'espée, vn casquet, vn corcelet, vn brassard pour le bras gauche, qui ne iouïoit point, deux poignards, l'vn dans la bottine droite, l'autre en la main gauche. Aduint, cōme ledit Escuyer armoit Chastigneraye, & luy mettoit ce brassard au bras gauche, il s'escria qu'il le

30 *Discours notable*
blessoit, & qu'il l'en feroit
repétir. Quand vous aurez
fait (respondit l'Escuyer) à
mon maistre, ie ne vous
craindray gueres. D'autre
part l'Escuyer de Chasti-
gneraye vint armer l'arnac
de pareilles armes, & aussi
pour voir s'il n'en auoit
d'autres sur luy. Aussi tost
vn Heraut crie de par le
Roy qu'on laisse aller les
vaillants combatans, &
qu'on ne face aucun signe
en faueur de l'vn ou de l'au-
tre soit de cracher ou de
tousser. Au mesme instant
Chastigneraye sort comme

en furie de son pauillon à pas inegal & dereglé: au contraire Iarnac vient plus posément au combat: Et lors quelqu'un des assistans (scauoir son maistre d'escrime) dit qu'on verroit bientôt vn iarret par terre: cōme il aduint: car apres s'estre tiré quelques coups de pée, Iarnac feignant le frapper au dehors de la iambe droite qu'il auoit auancée, d'un reuers il luy coupe au dedans le iarret, si bien qu'il tomba par terre. Lors Iarnac mettant vn genou en terre, dit tout haut au Roy,

Sire ay-ie satis-fait à mon
honneur? Et comme le Roy
eust appellé feu mōsieur le
Cōnestable qu'il appelloit
son compere, pour en auoir
son aduis, Chastigneraye
se cuida releuer, tellement
que Iarnac reuient à luy
pour l'acheuer: mais le Roy
iettant son baston, & ne
voulant qu'on passast outre
fut fait le holà: sans plus
Iarnac avec la pointe de son
espée tira à soy celle de son
ennemy, estant tombée à
terre. Alors les Chirurgiens
vindrent mettre a sa plye
le premier appareil: mais

on tient que voulant mourir il arrache, & deschire son grand cœur. Ce qui l'abusa fut, qu'il se fioit tellement en la dexterité qu'il auoit en la luitte, qu'il s'asseuroit de terrasser son ennemy, & en auoir victoire, si tost qu'il le viendrait saisir au corps : mais Iarnac y auoit bien pourueu au moyen de ce brassard qui ne iouoit point : Ce que le Roy depuis luy sçeut bien reprocher. Iarnac se monstra ce iour là fort modeste, & d'un visage si triste, que i'ay ouy dire quelques fois au

seigneur de Boisy son par-
rein qu'il pensoit mener au
combat vn poltron. Mais
c'est chose estrange qu'il
courut vn bruit à Paris, plus
de trois heures auant ce
combat que Iarnac auoit
vaincu, & couppe vn iarret
à son ennemy.

Ce pendant sa belle me-
re, qui estoit à saint Cloud,
attendant en deuil & prie-
res l'issuë de ce combat, re-
ceut l'ayse qu'on peut pen-
ser de se voir par ce moyen
remise en son honneur. Et
Iarnac ayant remercié dieu
fit appendre pour trophée
ses armes au Temple de no-

stre Dame de Paris, ou ie les ay veuës. Voilà comme il alla de ce combat, selon que ie l'ay peu apprendre au vray des plus vieux, & l'ay peu retenir en ma memoire, ne l'ayant iamais veu escrit en aucune histoire.

Tant y a que le Roy fort deplaisant de l'accident de Chastigneraye (l'un des ses plus fauorits) vaincu, & mort comme desesperé en sa presence, & de ce qu'il auoit esté cause de ce combat, en conceut tel regret qu'il iura, & fit serment sollemnel qu'il ne donneroit

iamais combat: ce qui a ouuert la porte à tous les Duels qui se sont faits depuis en France, & chacun s'est dispencé de se battre à sa volonté: cōme ainsi soit qu'au parauant ce serment, on ne sçauoit (ce qui est bien à noter) que c'estoit de ceste licence effrenée de Duels (comme on verra cy apres) d'autant que c'eut esté comme vn crime de leze Maiesté de se donner camp, & iour pour se battre, d'appeller, ou d'vser de cartels, sans l'octroy, & permission du Prince.

Vray est qu'on tient que la cause pourquoy le Roy fit en partie ce serment, fut qu'il en voulut auoir l'avis de quelques Theologiens pour sçauoir s'il n'y alloit point de l'offence de Dieu en la permission de tels combats: lesquels luy resolurent qu'ouy, disants qu'ils ne doiuent estre permis entre Chrestiens, & mesmes par vn Roy soy disant tres-Chrestien. Ce qui semble de prime face bien vray, & feroit bien à desirer que tous ces combats, qui contre-viennent à la regle de

charité Chrestienne ne fussent iamaïs veues entre Chrestiens, comme indignes d'eux.

Mais les bonnes gens ne consideroient pas la consequence de leur aduis, qui donnoit entree à vn plus grand mal, dont le Diable a bien sçeu depuis faire son profit, en la perte & mort d'vn si grand nombre de Noblesse, qui s'est ensuiuie en infinis Duels, à cause d'vn tel serment. D'auantage, ils n'ont pas bien consideré que les combats permis du souuerain Ma-

gistrat (qui est la loy vifue)
peuvent estre de iustice,
quand ils sont ordonnez
pour vne bonne & iuste
cause, comme pour auerer
(lors qu'il n'y a point de
preuues) vn crime, vne tra-
hison, vne imposture, vne
calomnie importâte à l'hō-
neur de quelqu'un, & non
point demandez de gayeté
de cœur, & sans necessité:
ce qu'ils deuoient distin-
guer auant que resoudre
leur aduis, quia esté cause
en France d'une plus gran-
de offence de Dieu en la li-
cence qu'on a prise de se

40 *Discours notable*

battre beaucoup plus souvent qu'on n'eust pas fait. Et pour monstrier que les combats en camp clos peuvent estre iustement permis par le Roy, autrefois la Cour de Parlement de Paris a donné & permis par arrest (il y a plus de deux cens ans) vn combat à outrance entre deux Gentils-hommes Normans, sçauoir entre Carrouges, & Iaquet le Gris, tesmoing Froissard. L'occasion en fut, que Carrouges s'en estant allé hors du Royaume contre les infideles, Iaquet le Gris s'ou-

blia tant contre le deuoir, & profession d'amitié qu'ils auoient ensemble, que de vouloir violer en son absence l'honneur de sa femme comme il fit. C'est qu'estant au seruice de monsieur le Duc d'Alençon Prince du sang, affin de confondre toute preuue qu'on pourroit faire contre luy, & monstrier son alibi, il s'aduisa, en seruant de coupe ledit Seigneur, de luy verser à soupper du uin sur sa mêche, comme par mesgarde : Et ce, affin que ledit Duc s'en peut souuenir : de

42 *Discours notable*
ce pas il monte à cheual sur
vn courtaut bien viste, &
vient sur la mi-nuit en la
maison de Carrouges, di-
stant quelque six ou sept
lieues d'Alençon. Et par ce
qu'il sçauoit tous les estres
de ce lieu, dont il estoit fa-
milier, il fit tant qu'il entra
en la chambre, & au lit de
la Dame, laquelle il força.
Et puis il remonte à cheual,
faisant telle diligence qu'il
se trouua au leuer dudit Sei-
gneur d'Alençon. Ce pen-
dant ladite Dame fort of-
fencée, attendit en silēce le
retour de son mary pour se

plaindre d'un tel outrage: auquel ayant conté ce meschant acte, & supplié de luy en faire auoir la raison, Carrouges accuse d'un tel fait Jaquet le Gris. La cognoissance en vient à la Cour de Parlement, qui oit les parties, premiere-ment la Dame, qui soustiét auoir esté forcée par le Gris: lequel se deffend, & pour verifier son alibi, allegue ce que dessus, sçauoir le vin versé le soir de deuant sur la manche de monsieur d'Alençon: lequel interrogé depose cela mesme. Neant-

moins Carrouges , & la femme persistent : tellement que la Cour faute de preuves certaines , ordonne par arrest entre Carrouges, & le Gris le combat , & le camp en la closture de sainte Catherine à Paris , presente la-ditte Dame qui seroit sur vn echafaut. Qu'en aduint-il? Carrouges entrant dans le camp, voulut auant que de venir aux mains, estre asseuré par la femme de la verité, l'adiure de la luy dire afin de ne soustenir point vne querelle mal fondée: elle luy dit qu'il combatte

hardiment, & que c'estoit la verité ce qu'elle luy auoit dit. Sur ceste asseurance Carrouges attaque son ennemy au lieu ordonné, ou d'entrée il eut du pire, iusques là que le Gris le saisit au corps, & le ietta à terre sous luy en danger d'estre tué ou vaincu: mais en fin Dieu donna telle force, & courage à Carrouges qu'il renuersa sous luy son ennemy, & le poignard à la gorge, luy fit confesser la verité si bien qu'il fut suiuant l'arrest executé à mort & la Dame deliurée avec repa-

46 *Discours notable*
tion d'honneur.

Voilà vn arrest d'vne Cour souueraine , ditte la Cour des Pairs, qui est bien pour monstrier que le Magistrat souuerain peut licitement avec iustice permettre des combats, puis que la Cour de Parlement en a peu ordonner vn, sans offence de Dieu. Qui me fait conclure, que pour empêcher la trop grande licence des Duels, il n'y a point vn meilleur, & plus prompt remede (puis que ceux qu'on a recherchéz iusqu'icy, n'ont de rien seruy) que de

permettre, & remettre sus les combats en camp clos, comme ils se pratiquoient au parauant ce serment du Roy Henry 2. lesquels se feroient de l'octroy & permission du Roy, ou de ses Lieutenans, & Gouverneurs, chacun au destroit de leurs Prouinces: dont seroit faite vne loy solemnelle, par laquelle seroit permis à tout Gentil-homme faisant profession d'honneur, de demander le combat contre vn autre, s'il pretend auoir esté par luy offensé en son honneur.

Et pour monstrier comme on se gouuernoit en tels combats au parauant ledit serment, on en pourroit amener plusieurs exemples, comme entre autres d'un qui du tēps du Roy Louys 12. se fit à pied entre deux Espagnols en Italie, qui est le lieu, ou les combats en camp-clos se pratiquent le mieux : ce fut a Ferrare que cestuy-cy se fit solemnellement l'an 1511. en presence de monsieur Gaston de Foix Duc de Nemours, nepueu du Roy, qui leur octroya (comme son Lieu-

tenant

tenant general en Italie) le camp deuant le Palais du Duc de Ferrare, ou l'un de ces Espagnols fort bleffé, & tombé à terre ne se voulut iamais rendre. Tellement que la Duchesse de Ferrare prioit à iointes mains ledit seigneur de Foix de les faire separer, lequel respondit qu'il le voudroit bien en faueur d'elle, mais qu'honnestement il ne pouuoit, & ne deuoit prier le vainqueur contre la raison. Et faillut que le parrein du vaincu se rendist pour luy Et par ce moyen fut em-

porté hors du camp avec
ses armes: & par ce qu'il ne
les vouloit rendre, le Capi-
taine Bayard l'un des gar-
des du camp, eut la com-
mission, de luy aller dire,
s'il ne les rendoit, qu'on le
feroit rapporter dans le
camp & là seroit sa playe
decoufue, & mis en tel es-
tat que son ennemy l'auoit
laissé.

Et peu de temps au para-
uant s'estoit fait à Parme vn
autre cōbat à cheual entre
deux autres Espagnols, ay-
ant tellement neigé, qu'il
ne fut fait autres barrieres

que de neige pour clorre le camp: où chascun des deux combatans fit tres-bien son deuoir: tant que le seigneur de Chaumont Lieutenant pour le Roy, qui auoit donné le camp, les fit sortir en pareil honneur.

Mais qui me fait aller si loing en Italie mandier la forme de tels combats donnez par Lieutenâts de Roy, entre estrangers, quand nous en auons en France, aussi bien ou mieux ordonnez par les Roys mesmes. Ne fust-ce qu'un entre autres, qui fut donné par le

Roy Charles cinquiesme
surnommé le sage , non
point entre deux hommes
mais entre vn laurier d'atta-
che , & vn archer de ses gar-
des. L'occasion en fut que
cest archer ayant tué son
compagnon en lieu reculé
de tous tesmoins , hors mis
de ce Chien , il reuint en
Cour: Et comme on luy
demañdaſt qu'estoit deue-
nu son cōpagnon , ce chien
tant par son abboy, que par
autres signes , se iettant ſans
ceſſe ſur luy , l'accuſa (ſ'il
faut ainſi parler) que c'e-
ſtoit luy qui auoit tué ſon

maistre. Ce que l'archer ne voulant confesser , le Roy ordonna le combat entre-eux-deux , & que l'archer n'auroit pour toutes armes qu'un fort & roide baston, qui n'empêcha pas qu'en fin il ne fust vaincu par ce chien , & confessant sa meschanceté , fut puny. Ce combat se voit encore peint en la grand'salle du Chasteau de Montargis sur le manteau de la cheminée pour vne merueille des faits de Dieu qui donna à ceste beste la force & l'instinct d'exécuter sa diuine iustice.

Mais pour estre ce fait de-
fia trop vieux, & nō moins
estranger, ie reciteray pour
exemple autres combats de
plus fraische memoire, ad-
uenus du temps du grand
Roy François, attēdu mes-
me que la diuersité des sub-
iects delecte aucunement.
Entre lesquels n'est a ou-
blier celuy que le ieune S^r
Sauonnieres qu'on nom-
moit la Perrine demanda
au Roy enuiron l'an 1530.
contre le Sieur de Vanlay
son parent. L'ocasiō en fut
que la Perrine auoit tenu
quelques propos scanda-

leux de luy le taxant d'un vice infame qu'il n'est besoin de specifier icy. De quoy Vanlay se sentant offensé en son honneur, s'aduisa d'un prompt moyen pour en auoir reparation, sçauoir de faire un escrit au nom de la Perrine, par lequel il se desdiroit du propos qu'il auoit tenu, & confesseroit auoir faussement parlé dudit sieur de Vanlay son parent. Ce qu'ayant minuté il s'accompagne de cinq ou six hommes couuers d'armes, & vient trouuer en un matin le

sieur de la perrine en la maison de son pere pres Bloys, comme il s'habilloit en sa chambre: Qu'entrât à l'improuiste, avec trois ou quatre des siens, ayant laissé à la porte les autres pour la garder, luy dit, mon cousin, il faut que vous signiez cet' escrit, autrement vous estes mort. L'autre comme surpris prend les premieres armes qu'il trouue sur sa table, & se mit comme en deuoir de se deffendre: mais en fin pressé, il signa malgré luy ce qui estoit escrit au billet. Et apres que Van-

lay fut party, & qu'il luy eust dit qu'il ne vouloit que cela, il demeura en grande destresse, ne scachant qu'il deuoit faire pour son honneur. En fin resolu par le conseil de son pere d'aller trouuer à Villiers Coste-rez (où estoit le Roy) feu mesire Anne de Montmorency lors grand maistre de France, pour en auoir son aduis, il prend la poste, & arriué qu'il fut, il donne à entendre audit seigneur Grand-maistre, amy de son pere, l'affront qu'on luy auoit fait: lequel il conta, &

fit trouuer si mauuais au Roy qu'il voulut luy dōner audience en public, en presence des Princes & Seigneurs de la Cour, assisen son throsne: où comparoissāt le S^r de la Perrine, apres trois grandes reuerēces, à la derniere desquelles il mit vn genou en terre, le Roy luy commāda de se leuer, & de parler librement en ce qu'il auoit à proposer: Ce qu'il fit sans s'estonner en rien de la presence de tant de Seigneurs, exposant, & deduisant bien au long la façon dont Vanlay estoit

entré chez son pere maistre d'hostel ordinarre de sa Ma-
jesté, sous la protection de
laquelle il pensoit estre en
seureté, viuant sous les loix
establies en son Royaume:
Se plaint, & luy demande
iustice de l'iniure, & du
tort qu'il disoit estre fait à
son honneur par Vanlay,
qui l'auoit forcé par vn es-
crit signé à se desdire d'un
propos qu'il auoit tenu, &
qu'il vouloit maintenir es-
tre vray, suppliant le Roy,
luy octroyer le combat en
tel iour; & telle place qu'il
plairoit à sa Maiesté d'or-

60 *Discours notable*
donner.

Bref il n'oublia rien de ce qui pouuoit aggrauer ce fait : en l'indignité duquel le Roy meſme ſe ſentoit offenſé (ioint quelque pique qu'il auoit cōtre ledit Vanlay) & dit entre autres choſe, cōment? ſuis-ie en ſeureté en mon Royaume? Si bien que de l'auis des Princes , & ſeigneurs, il accorda au ſieur de la Perrine le cōbat , & le camp dans vn mois, ſçauoir eſt au premier iour de l'an prochain à Paris, deuant le Louure : luy permit ce pendant d'en-

uoyer par vn heraut d'armes en quelque lieu que fust son ennemy ses cartels, pour luy signifier le camp: comme le Roy de sa part le feroit scauoir & publier par tout, afin qu'il n'en pretendist cause d'ignorance. Pendant le quel temps le sieur de la Perrine s'exerce en toute sorte d'armes. Son cartel à Vanlay estoit tel en substance (aumoins si j'ay bonne memoire d'une copie que j'ay leue autrefois.)

Gaucher de Tinteuille, tu scais le tort que tu me tiens, de m'auoir contraint par vn

escrit que tu m'as fait signer de force , à desaduouer la verité d'un propos que i'ay tenu de toy : ie t'en demanderai raison : Et où tu me la desniras , ie te fais scauoir que i'ay obtenu du Roy mon souuerain Seigneur le camp deuant le Louure à Paris au premier iour de l'an prochain : où i'entens te combattre à toute outrance , & te prouuer de ma personne à la tienne avec telles armes que tu voudras soit à pied ou à cheual , que tu as l'aschement , & meschamment fait. Ainsi signé

Jean du Plesseis.

Et par ce que le heraut ne trouua pas Vanlay chez luy ains vne sienne proche parente (qui luy dit qu'il estoit hors du Royaume) il ne laissa pas, parlant à elle, de luy insinuer ledit cartel, de l'attacher aux portes, & de faire es autres maisons dudit Sieur de Vanlay ses chamades & proclamations, par lesquelles il luy assigne le camp au iour & lieu susdits. Et de tout rapporta vn acte signé, dont j'ay veu la copie.

Le iour venu, il pleut au

64 *Discours notable.*

Roy estant au Louure de se
trouver dès le Soleil leuant
sur les echafauts, ensemble
les Princes, Seigneurs, &
Dames de la Cour, entre
lesquelles estoit Madame la
Regente sa mere. Au mē-
me instant la Perrine, en
equipage d'homme-d'ar-
mes, accompagné de son
parrein, & de deux ou trois
Gentils-hommes, dōt l'un
portoit sa lance, l'autre son
armet, & l'autre ses gante-
lets, entre à cheual dans le
camp, armé au reste de tou-
tes pieces, ne sachant encor
de quelles armes son enne-

my deuoit combattre. Mais il aduint apres s'estre proumené à cheual tout le iour (hors-mis l'heure du disner) attendât son ennemy dans le camp (ou deux pauillons estoit tendus , opposites l'un à l'autre) qu'iceluy ne comparut point. Tant que le Soleil estant prest à se coucher. La Perrine mettant vn genou à terre , demanda tout haut au Roy, s'il auoit satisfait à son honneur. Le Roy luy ayant respondu qu'ouy , la Perrine repart , Sire , il se peut faire que mon ennemy craignât

vostre fureur n'a osé comparoistre : vous plairoit-il me donner congé de l'aller chercher hors du Royaume en quelque lieu , & place qu'il soit pour le combattre ? Ce que le Roy ne volut disant qu'il en auoit assez fait. Et sur l'heure ordonna de l'avis des Princes , & Seigneurs presents , que les armes de Vanlay seroient pendues du pauillon qu'on luy auoit dressé , & baillées au Heraut , ou executeur de Iustice , pour estre traînées à la queue d'un cheual par les boues & fanges de

la Ville : & la estre brisées
& rompues en prononçant
ces mots , c'est le Seigneur
de Vanlay atteint & con-
vaincu des cas à luy impo-
sez par le Sieur de la Per-
rine.

Quelques-vns pour sau-
uer son honneur de ce qu'il
n'auoit pas comparu , ont
voulu dire , que ce n'estoit
pas faute de courage , mais
pource qu'il auoit esté ad-
uerty que le Roy luy en
vouloit d'ailleurs à l'occa-
sion de Madame la Regen-
te sa mere (ie ne scay pas
pour quel subiect) & qu'il

l'eust fait plustost combattre à vn bourreau, que contre son ennemy : autres disent qu'en habit desguisé il s'estoit meslé parmy ceux qui estoient là venus pour voir le combat : & iacoit qu'il ait esté sans combat, toutes les solennitez toutesfois y ont esté gardées.

Au bout de quelque tēps (scauoir en l'an 1537) le mesme Roy permit vn autre combat en camp-clos entre Sarzay , & Veniers , que i'ay bien voulu adiouster icy (selon que maistre Martin du Bellay le recite en ses

memoires) disāt qu'à Moulins (où messire Anne de Monrmorancy fut hōnoré de l'Estat de Connestable) fut vuidée vne querelle qui de long temps auoit duré entre quatre Gentils-hommes de Berry, sçauoir est le seigneur de la Tour, Landry, & de Chasteau-roux, les seigneurs de Sarzay de Veniers, & de Gaucourt, Sarzay comme moteur de la querelle fut appellé, & luy fut demandé s'il auoit dit que le seigneur de la Tour s'en fust fuy de la bataille de Pauie, il fit res-

Veniers , qui nia audit Sarzay l'auoir dir, & luy donna le dementi. Pour en connoistre la verité, & sçauoir qui estoit faux accusateur, fut ordonné qu'ils combatroient en camp-clos. L'occasion qui meut le Roy de leur donner le combat fut, que les trois accusateurs, n'estoient à la bataille, ains en leurs maisons bien à leur aise, tellement qu'il leur estoit mal-aisé de connoistre qui auoit fuy, Le sieur de Veniers porta les armes, qui estoient vn corcelet à longues tassettes, avec les mã-

tres-bien leur deuoir de combattre avec leurs deux espées, mais comme gens qui n'estoient fort bien vsizez en telles armes, en fin se faisirent au corps quit-tants là leur espées. Le sieur de Veniers ayant def-ja le poignard au poing, & le sieur de Sarzay cherchant de tirer le sien, le Roy ne vou-lant qu'ils eussent à passer outre, ietta le baston: par-quoy ils furent separez par les gardes du camp, qui estoient Monsieur le Conne-ssable, Monsieur le Comte de S. Paul, Duc de Toute-

reuille, Louys Monsieur de Nevers, & Monsieur le Marechal d'Annebaut. Estants les deux champions remis en leurs chaires, le Roy donna sa sentence, les mettant d'accord, & remit en son honneur le seigneur de la Tour, ayant le Roy affermé l'auoir veu le iour de la bataille faire son deuoir pres de luy : mais pendant que le Roy avec son conseil ordonnoit de cela, aduint qu'une fièvre quarte, qui de longue main tenoit le Sieur de Veniers, (qui estoit blessé sur le pied d'un

coup d'espee par faute d'estre estanché) fut conuertie en continuë, dont peu de temps apres il mourut. Ce combat se voit representé en vne gallerie de l'Hostelneuf de Montmorancy à Paris.

Je ne daigne icy faire recit d'un autre combat, qui fut donné à cheual par ce mesme Prince (estant lors à Fontainebleau) entre deux Italiens, par ce que l'un d'eux au premier abbord de son ennemy, ne cessa de fuir laschement dans le camp le long des barrieres,

criant à celuy qui le pour-
suiuoit. *Non te quiere Sei-
gnor Iuliano , non te quiere.*

Voyla comment au pa-
rauant ce serment du Roy
Henry deuxiesme les com-
bats estoient iustemēt per-
mis par les Princes , pour
euitier à plus grand mal.
Maintenant ie demande s'il
ne feroit pas plus loüable,
plus iuste , plus honnora-
ble de se battre ainsi avec la
permission du Prince ou de
ses Lieutenants en camp-
clos avec armes legitimes,
qu'en nos Duels barbares,
qui se font sans licence, &

par vne rage plutoſt digne de beſtes brutes que d'hōmes. Et ſi lon dit que ce ſeroit vne grande incommodité à la Nobleſſe , d'aller ſouuent bien loing trouuer le Prince pour requerir le combat , & que pluſieurs n'auroiēt le moyen ny la faculté de ce faire, outre que ce ſeroit donner traual au prince d'épeſcher ſon eſprit en la deciſion de tant de combats. Je reſpons que cela ſeroit bien vray, ſi le Roy en ſes Prouinces n'auoit point de Lieutenants, de Gouverneurs , ou de

Mareschaux de France ,
pour en son absence , & de
son autorité , accorder
aux Gentils-hommes plus
prochains le combat qu'ils
demanderoient. Sans plus
le Roy le donneroit aux
Seigneurs, & Gentils-hom-
mes qui feroient riere luy,
à sa Cour ; ou à sa suite. Et
pour donner occasion à
chacun de la Noblesse , de
n'entreprendre legerement
ces querelles , lors que le
Roy ou ses Lieutenants ayāt
ouy les occasions de leur
different les auroit voulu
mettre d'accord , leur hon-

neur fauf, s'ils vouloient opiniastrement persister en leur volonté, & obtenir ledict congé, que lors celuy qui succomberoit, seroit traicté avec telle ignominie qu'il seroit aduisé pour empescher l'imprudéce des vns, & soulager & le Prince & ses Lieutenans, qui autrement seroient iournellement emploiez à decider tels differens.

Ce seroit ce me semble vn bon moyen pour faire éuanouir la licence de nos Duels sans adueu, puis que le Prince les rendroit de

Bastars legitimes. Dauantage est à noter qu'en tels combats ainsi ordōnez par le Magistrat, il y a moins d'offence de Dieu, moins d'inconuenient, moins de sang respendu, parce que le Prince ou son Lieutenant peut appointer la querelle avec l'honneur des parties, ou biē apres auoir faict leur deuoir au combat, ietter son baston pour les separer, & mettre d'accord : & s'il y a vn point qu'en l'octroy de tels combats ne se peut faire tort ny supercherie à l'vne des parties, veu qu'il

n'y a que les deux principales qui se battent.

Là ou en nos Duels effrenez, on ne void autre chose qu'embusches, ou trahisons, ou des seconds qui s'entre-tuent, dont arriuent de grands inconuenients: ce qu'on pourroit verifier par infinis exemples, mais ie me contenteray d'en alleguer deux ou trois venus à ma cognoissance bien notables pour nous en faire detester l'inuention diabolique.

Le premier est d'un Duel qui se fit pour les seconds,

à Paris en May 1578. entre
Quelus, l'un des plus grands.
favorits du feu Roy, & le
Sieur de Dunes, qu'on ap-
pelloit lors Entraguet (pour
ce qu'il estoit cadet du Sei-
gneur d'Entragues.) L'oc-
casion en fut au Louvre
pour vn maigre subiect, sça-
voir pour vn trait de ialou-
sie que le Sieur de Quelus
conceut contre Entraguet,
le voyant sortir vn samedi
au soir de la chambre d'une
certaine Dame pl⁹ doüee de
beauté que de chasteté. Et
pource qu'elle estoit aussi
aymée d'un grand. Quelus

luy dit comme en folastrāt
qu'il estoit vn sot : l'autre
lu respond de mesme, qu'il
auoit menty. Là dessus ils
font complot de se battre,
& de se trouuer le lende-
main dimanche à quatre
heures du matin au parc des
Tournelles (marché où l'on
vend les cheuaux) avec l'es-
pee & le poignard pour
toutes armes, & chacun
deux seconds, pour empes-
cher qu'aucū tort ou super-
cherie ne fust faict à l'vn ny
à l'autre. Là se trouuerēt du
costé de Quelus Maugiron
non moins beau que braue

gentil-homme, aussi fauory
du Roy, & Liuerrot: Et du
costé d'Enraguet Riberac,
& Chomberg, plustost tou-
tefois pour y mettre la paix,
que la guerre. Si bien que
les parties s'entre-voyans de
loing, Riberac va vers Que-
lus, & parlant à Maugiron,
Il me semble (dit-il) que
nous deurions plustost ac-
corder, & rendre amys ces
deux gentils-hommes, que
de les laisser entre-tuer. Mau-
giron respondit en ces ter-
mes, Par la mort Dieu Ri-
berac, ie ne suis pas venu icy
pour enfiler des perles, &

refolument ie me veux battre. L'autre foudain repart, a qui te voudrois-tu battre Maugiron ? Tu n'as point d'intereft en la querelle , & d'auantage il n'y a icy nul qui te foit ennemy. Par la mort-Dieu à toy (replique Maugiron) Adonc Riberac, gentil-homme bien né, & qui ne pouuoit endurer l'audace de ce ieune homme, respond , A moy ! Et foudain tirant du fourreau son efpée & son poignard, & les croisant à terre l'vn sur l'autre, dit à Maugirõ, Prions Dieu

pour apres nous battre, puis
que tu le veux : ce qui sem-
ble auoir apporté la coustu-
me des seconds . Et lors se
iettant à genoux fit la priere
à Dieu, assez brefue, & ne-
antmoins trop longue au
gré de Maugiron, qui s'es-
cria, mort-Dieu Riberac
c'est trop prié. Alors prenāt
son espée & son poignard, il
enfonce furieusement Mau-
giron d'un coup d'estoc, le-
quel se sentant blessé, recu-
le en arriere le plus viste qu'il
peut, poursuiuy tousiours
de son ennemy, iusques à ce
que tombant par terre, &

tendant la pointe de son espée cōtre l'autre, il mourut: mais de mal-heur Ribierac, pensant qu'il ne tomberoit pas si tost, & le poursuyuant de courage, il s'éferre à l'espée de son ennemy tenduë contre luy.

Or pour venir aux deux principaux de la querelle, Quelus comme trouble dit d'être à Entraguet, qu'il ne deuoit pas avec l'espée auoir vn poignard. L'autre ayant respondu qu'il commēçoit à perdre le sēs, & qu'il auoit esté ainsi accordé entre eux, ils s'entre-chargerent aussi

promptement que les susdits eurent commencé, & se tirerent plusieurs coups, tāt que le Sieur de Quelus bien fort blessé en trois ou quatre endroits, tomba à terre demy-mort, & son ennemy l'eust acheué, n'eust esté qu'il le pria de se contenter: Neātmoins Entraguet y fut vn peu blessé au bras, ce qui ne l'empescha pas de se sauuer de la faueur du Roy, à quoy feu Monsieur de Guyse luy ayda bien, car il luy eust fait perdre la vie, s'il l'eust peu tenir, à cause que Quelus estoit le plus aymé

de tous les fauorits : Et mesmes qu'il fut en termes de faire deffences, qu'aucun ne fust si osé de les appeller au combat sur peine de la vie, voulant qu'ils fussent respectez comme la personne. Tant y a qu'en fin il deffend les duels en general. Ne reste plus qu'à dire ce que firent Chomberg, & Liuerrot, qui voyoient les vns & les autres se battre. Chamberg, commença à parler, & dit à Liuernot, ils se battent, que ferons-nous ? comme s'il eust voulu dire, separōs-les. Liuerrot respond, bat-

tons-nous aussi pour nostre honneur (Voyez ie vous prie le bel honneur, de se battre sans subiect ! Ils commencēt donc à s'entre-charger, & l'Allemād (qui estoit Chamberg) d'un coup de taille à la mode de son pays, ouure à Liuerrot toute la ioue fenestre: mais Liuerrot plus adroit à l'estocade, luy en donna tout soudain vne dans le sein, de laquelle il le rendit mort sur la place: Et luy tombe aussi d'autre-part estonné du grand coup, & de l'abondance du sang qui sortoit de la playe. Et ainsi

demeurerent morts sur la place Chamberg, & Maugiron, & blesez à mort Quelus, & Riberac, & presque à outrance Liuerrot. Si fut Quelus porté à l'hostel de Boisy, là auprès, avec Liuerrot, mais Riberac à l'hostel de Guyse (y estant lors Monsieur de Guyse) : Où ledit sieur de Riberac mourut le lendemain au grand regret des gens de bien. Le Roy estant au Louure, ayât ouï par Sainct Luc (vn autre de ses fauorits) quelque premier aduis de ce qui s'estoit passé, en fut incontinent

92 *Discours notables*
plus amplement informé
par Monsieur de Guyse. De-
quoy il reçeut tel desplaisir
que ne s'enquerât d'autres,
que de Quelus & Maugirõ,
il se hastâ d'aller voir cõme
se portoit encore Quelus,
qui auoit reçu plusieurs
coups, dont l'un estoit mor-
tel : Et le voyant en tel estat
ia pansé de ses playes, il pro-
mit aux medecins & chirur-
giens de leur donner cent
mille escus , pourueu qu'ils
le rendissent guery : Puis le
consolant, Prenez courage
(dit-il) Quelus mon grand
amy, vous sçauiez bien que

ie vous ayme plus que moy-
mesme . Neantmoins les
chirurgiens ne sçeurēt avec
tout leur art luy prolonger
la vie plus long temps que
dix-huict iours. Liuerrot en
fin fut guery, mais cōtinuāt
toufiours en son orgueil, ad-
uint qu'au bout de deux ans
pensant s'attaquer à vn cer-
tain Marquis , il fut tué à
Blois en vn duel qu'il eut
contre luy. Le Roy pour ce-
lebrer la memoire de Que-
lus & Maugiron , ensemble
celle d'un autre sien fauory
nommé Saint-Megrin , les
fit au Temple de S. Paul à

Paris superbement esleuer en marbre blanc posez sur vne baze, au deffous de laquelle furent grauez en lettres d'or sur vne lame de marbre noir les vers latins que Iean Dorat Poëte du Roy, fit pour leur Epitaphe en memoire d'eux, comme de gens genereux, que l'Enuie auoit fait mourir.

Mais quand les nouuelles vindrent à Paris de la mort du feu Duc de Guyse tué à Bloys, on les osta delà, en hayne du feu Roy, & de ses mignõs. Tant y a que voila ce que nous apporta ce duel

clandestin, sçauoir la perte & mort des deux plus grâds fauorits du Roy, & de celle des seconds tous braues gentils-hommes, qui s'entretuerent miserablement sans subiect.

Et quant à la supercherie, en voicy exēple non moins estrange que l'autre, aduenu quinze iours auparauant à deux gentils-hommes freres, demeurants aupres de Montfort l'Amaury : Et cōbien qu'ils ne fussent courtifans comme les autres, si est-ce que n'estât leur cœur moins braue, & genereux,

le defastre qui leur arriua est d'autant plus remarquable que l'autre , tant pour l'estrange & detestable supercherie qui s'y fit , que pour la nouveauté du cas aduenu entre-deux freres iumeaux d'une part , contre deux autres freres.

L'occasion de ce malheur fut que lesdits Iumeaux (qui se nommoient Cæsar & Scipion de Langonge, Sieurs de Reinfreuille) ayâts eu quelque propos , & different avec les deux autres freres, vn cheualier de l'Ordre , accompagné de trois

ou quatre, vint iusques à la porte de leur maison, & demandant à parler à eux, leur dit, s'ils vouloient se trouver en vn arbre fourché qu'il leur mōstra à my-chemin de leur maison & de la sienne, il y feroit trouuer les deux autres freres avec l'espee & le poignard. Les Reinfreuilles se doutāts de quelque embuscade & supercherie, luy demanderēt s'il y auoit seureté: Et iaçoit qu'il leur dist qu'ouy, toutefois ne se pouuant fier à sa parole, ils luy dirent que la chose meritoit bien d'y pen-

fer & qu'ils luy en feroient
responce dans deux ou trois
iours. Pendant lesquels ils
allèrent trouuer le sieur de
Saint-Liger leur parent, tāt
pour en auoir son aduis que
pour le prier de leur assister:
Et leur ayant conseillē d'ac-
cepter pour leur honneur
cest appel, il leur promit de
s'y trouuer, cōme pour leur
seruir de parrein, & empes-
cher qu'il ne leur fust faict
aucun tort. Tellemēt qu'ils
firent sçauoir au Cheualier
qu'ils se trouueroient le len-
demain heure de midy à
cet arbre fourché : où il se

rendirent en pourpoint
mōtez chacun sur vn bidet,
auec l'espée, & le poignard
sans plus, accompagnez du
sieur de Sainct-Liger, & de
quelques autres gentils hō-
mes pourvoir le combat, en
nombre de sept ou huiet à
cheual. Mais le sieur ledict
Cheualier au lieu d'amener
comme parrein, les deux au-
tres freres, ainsi qu'il auoit
promis fist paroistre incon-
tinent cinquante ou soixan-
te hommes de cheual, ar-
mez, & la salade en teste.

Ce que voyant Sainct-Li-
ger monté sur vn cheual

100 *Discours notable*

d'Espaigne, va seul au galop
deuers eux pour leur dire
que les Reinfreuilles estoient
là à pied, attendants les deux
autres freres, & qu'on les fist
venir. Mais au lieu de luy re-
spondre on luy vint tirer vn
coup de pistole pour le tuer
si son cheual à l'heure ne se
fust cabré: De sorte que ce
fut à luy à se retirer bien vi-
ste, & de dire aux deux Re-
infreuilles qu'ils remonta-
sent à cheual: Lesquels furent
aussi tost enuelopez de ces
meschans, dont l'un ayant
en main vne espee nuë dans
vn faux fourreau percé au

bout, donne tel coup à la gorge de l'un des Jumeaux, qu'il tomba mort, & l'autre qui pensoit se sauver, fut tué à l'instant, ensemble le fils du sieur de Richebourg, le Barquet de Normandie, & trois ou quatre autres gentils-hommes, estédus morts sur la place. Si bien que ceux qui naquirent comme jumeaux en vne mesme heure rendirent l'esprit en vn mesme moment. Le sieur de Parassis venoit d'un autre costé avec trois ou quatre pour auoir sa part du passetemps, mais se voyant prest d'estre

chargé comme les autres , il se retira.

Ce meschant & mal-heureux acte fut cause de mettre en ligue & diuision presque tout le pays en long espace de temps. Les corps des deux freres , emportez en leur maison qui estoit prochaine , furēt en la fleur de leur aâge avec pleurs , & grands regrets, enterrez au tombeau de leurs predecesseurs, & des miens. I'en puis parler avec autant de verité que de regret, car ils estoiet mes cousins germains.

Le pere , la mere , & le

frere aîné des deffuncts, extrêmement affligez comme on peust penser, d'un tel accident, firent ce qu'ils peurent pour en auoir iustice, principalemēt dudiect Cheualier autheur de ce massacre, mais ce fut en vain (encore qu'il leur eust cousté à la poursuite plus de dix mille francs en frais de Iustice) sinon que le grand Preuost en fit mettre aux tableaux quinze ou seize deuant le Louure, cōme ayants meschamment, & proditoirement assassiné les susdicts, & les condamna à faire bastir

vne chappelle afin de faire prier Dieu pour eux.

Leur frere aîné nō moins genereux fait ce qu'il peut pour auoir raisō dudit Cheualier, & sçachāt qu'il estoit à Ennet, & qu'il ne pouuoit l'attirer au combat, s'adresse à feu Monsieur d'Aumale auquel il expose l'iniure & supercherie faicte à ses freres, le supplie & adiure de faire en sorte qu'il en puisse tirer sa raison en cōbattant ledict Cheualier (là present) iusques là qu'il luy offroit de luy porter vne espee, & vn poignard, qu'il prédroit

l'espee, & luy le poignard pour le combattre : Aquoy il ne voulut entendre s'excusant qu'il ne se pouoit biẽ ayder du bras droict : Ce miẽ cousin offre de le combattre du bras gauche, & qu'il se feroit lier l'autre : Ce qu'il ne peut obtenir.

Ne voylà pas vn exemple notable des fruits de nos duels qui se font sans autorité & permission du Prince ? En pourroit-on trouuer vn plus tragique & piteux que cestuy-là ? Il me souuient qu'enuirõ ce temps, on me conta vn presque semblable

cas aduenu en Berry, où dix-huict gentils-hommes s'entretuerent miserablement. Je ne veux de la inferer qu'il ne se face souuent des duels bien compassez au poinct d'honneur & sans supercherie y apportant les obseruations & l'ordre qui y pourroit estre donné, hors-mis que c'est sans l'autorité du Prince, comme nous en auons que par trop d'exemples tous les iours, & pourrois en proposer vnd'vn qui fust l'année passée & en faire vn plus long narré, n'estoit que ce fust entre personnes

qui m'attouchoient , l'un mon fils , & l'autre mon gendre destiné , auxquels duels bien compassez, la bonté du Prince se peut plus librement monstrier tant que la licence aura lieu comme celuy qui me touchoit le plus pres en ressentit les effectz par la faueur de monseigneur le Prince de Condé qui demanda sa grace & l'obtint du Roy, combien que ce fust contre un de ses seruiteurs & qui donnoit grande esperance de faire à l'aduenir quelques bons seruices à sa Majesté en esgard à la fraude proce-

dure de l'un & de l'autre ce qui m'a induit à fuiure plu-
toft l'exemple de fa Majesté
en luy pardõnant l'offence
qu'il m'auoit faicte.

En somme voylà comme
en vne peinture les incon-
uenients qui arriuent de tels
duels, lesquels n'aduien-
droient, si les cõbats estoiet
(comme dict est) permis &
remis par le Prince, comme
au temps du Roy François
premier, & autres Princes
les predecesseurs comme
l'histoire nous en fournit
des exẽples. Ce seroit pour
couper broche à tant de

duels qui se font d'autorité priuée, & de sang froid, puis que le Roy par ses Edicts, comme magistrat souuerain les permettroit à quiconque de la Noblesse offensé en son honneur les demandant soit à sa Majesté, quand ce sont principalement Seigneurs ou gentilshommes de sa Cour, soit à ses Lieutenants, Marechaux de France ou Gouverneurs des Prouinces, quand ce sont gentils-hômes du pays: Lesquels avec la moindre incommodité, dispense, ou cerimonie qu'on pourroit

s'adresseroiēt au plus prochain Gouverneur , afin d'impetrer de luy vn trompete , ou huissier d'armes pour appeller au combat par vn Cartel ceux dont ils se sentiroient offensez , leur assignant le iour, & le camp par deuāt ledit Gouverneur ou Lieutenant : auquel seroit permis , ou d'accorder avec hōneur (si faire se pouoit) les parties , ou de les laisser battre ou bien ayant faict (comme dict est) leur deuoir , de ietter le baston.

Et me semble qu'e se battant ainsi pour auoir sa raisō

d'un tort, il y auroit plus d'honneur, & moins d'offense envers Dieu : outre qu'on ne seroit au danger d'une embusche ou supercherie, encore moins exposé en proye à la chicanerie en telles rencontres, sangsue de la Noblesse.

Et pour le regard des duels qui se font si librement aux armées, le meilleur remède seroit (pour en euitier la licence pernicieuse, que les Lieutenants de Roy, Colonels, ou Capitaines en chef les permissent de la façon que dessus, aux gentils-hō-

mes & soldats qui demandoient le combat, si d'avanture on ne les pouvoit accorder. Le Prince de Melphes Lieutenant de Roy, pour oster l'usage trop frequent des duels, & de dangereuse consequence en vne armée, les rendit necessaires en les permettant à quiconque les demanderoit.

Quant aux duels qui se fōt en guerre entre ceux de party contraire, comme d'ennemy à ennemy, ils ne sont que louables: on en pourroit representer plusieurs exemples, mais il suffira de

deux ou trois. Le premier est du capitaine Bayard cōtre vn Espagnol , nommé Domp Alonce de Sancto-maioire de la maison de Cordone , selon que ie l'ay peu extraire en substance d'un vieil liure de la vie & gestes dudit Bayard. L'occasion en fut qu'iceluy Bayard en l'an 1503. faisant la guerre au Royaume de Naples pour le Roy Louys , prit en vne rencontre ledit Alonce , & l'ayant mené prisonnier au lieu de sa garnison, il luy dit, Seigneur Alonce, ie suis informé par les autres prison-

niers, que vous estes de bõ-
ne, & grande maison, &
mesme parent de Ferrand
Consalue, vostre grand ca-
pitaine: Et qui mieux vault
que vous estes de vostre per-
sonne en reputatiõ de prou-
esse, & valeur: Parquoy ie
ne suis pas deliberé de vous
traitter en prisonnier: Et si
me voulez promettre vo-
stre foy, de ne partir de ce
Chasteau sans mon congé,
ie le vous bailleray pour tou-
te prisõ: Il est spacieux, vous
y pourrez esbattre avec no⁹
autres, iusques à ce que vous
ayez composé de vostre rã-

çon, enquoy vous me trou-
uerez gracieux.

Domp Alonce le remer-
ciant de sa courtoisie, luy
donna sa parole, & sa foy de
ne partir du Chasteau sans
sa licence. Ce qu'il n'obser-
ua pas. Car ayant vn iour
comme ils deuisoient com-
posé de sa rançon à mil du-
cats, & s'ennuyant qu'il n'a-
uoit nouuelles des siens, il se
deroba vn matin avec vn
Albanois, qu'il praticqua,
mais estant recoux & rame-
né, comment seigneur A-
lonce (luy dit Bayard) est-ce
ainsi que vous tenez vostre

foy ? Je ne me firay plus en vous : car ce n'est honnestement fait à vn gentil-hōme de se derobier d'une place, où l'on est sur sa foy. Si bien qu'il le fit resserrer en vne tour, ne prenant en payement ceste excuse d'Alōce, que son intention n'estoit de luy faire tort en rien, que l'ayant mis à rançon, il luy eust enuoyée d'as deux iours & ce qu'il en auoit faict, estoit le desplaisir qu'il receuoit de n'auoir nouuelles de ses gés. Tant y a qu'au bout de quinze iours vn trompette vint demander sauf

conduit pour vn des siens qui deuoit apporter sa rançon, laquelle receuë, & aussi tost departie par Bayard à ceux de sa troupe, sans qu'il s'en reseruaist vn denier, il mit Alonce en liberté. Mais retiré qu'il fut en sa garnisõ, l'orgueil, & presumption naturelle de sa nation, luy fit tenir tel langage à ceux qui le reconfortoient de sa prison, qu'il luy cousta puis apres la vie: càr l'ayant interrogé (comme c'est la coustume) du traitement qu'il auoit receu, & quel homme c'estoit que Bayard, il leur

respondit qu'il ne pensoit, qu'à sa personne, qu'il y eust homme en l'armée des François, pareil à luy, ny moins oisif, s'exerçant ordinairement s'il n'alloit à la guerre, à sauter, luitter, ietter la barre, & faire autres exercices, pour estre alleigre, & dispos au possible, tenant plus du feu que des autres Elemēts, qu'au reste il estoit le prime en liberalité jusques à leur cōter qu'il auoit départi aux siens en sa presence toute sa rançon: mais ie ne puis (dit-il) me contenter du traitement que luy ou ses gens

m'ont faict, ne m'ayāt traitté en gentil-homme cōme il deuoient, & ne m'en cōtenteray de mā vie. Les vns s'esbahissoiēt de tel propos & ne pouuoient presque croire celà, veu l'hōnesteté dont Bayard estoit des-jà renommé: Les autres tenants moins de l'humeur de ceste nation superbe, & cerimonieuse, excusoient Bayard, alleguants l'incommodité de la guerre, & qu'on ne trouue iamais belle prison. Et furent tant auant ces paroles, qu'en fin Bayard par vn prisonier des fiés en fust

amplement aduerty , dont il s'esbahit grandement : Et faisant sur l'heure appeller ses domestiques, les adiura de luy dire au vray s'ils auoient apperceu quant au traitement) chose qui ne se deust faire enuers vn Gentil-homme prisonnier de guerre, disant que si l'on y auoit manqué , il le voudroit reparer. Mais tous luy ayans respondu qu'il n'estoit possible de le traiter mieux, & qu'à tort, & sans cause il se plaignoit, il dit lors qu'il vouloit bien luy en escrire, ce qu'il fit par vn

clerc en ces propres termes. “

Seigneur Aloncc, i'ay en- “
tendu qu'apres vostre re- “
tour de ma prison , vous “
plaignant de moy , auez se- “
mé parmy les vostres que ie “
ne vous ay pas traitté en gē- “
til-homme : Vous sçavez “
bien le cōtraire : mais pour- “
ce que si cela estoit tenu “
pour vray , il iroit de mon “
honneur , ie vous ay bien “
voulu escrire cete lettre , par “
laquelle ie vo' prier habiller “
vos paroles deuant ceux qui “
les ont ouyes, en confessant “
comme la raison veut le bõ “
& honnestre traitement, “

„ que ie vous ay faiet : Ce fai-
„ sant vous fatisferez à vostre
„ honneur , & au mien que
„ vous auez cõtre raison fou-
„ lé : Et ou vous seriez refusant
„ de ce faire , ie me delibere à
„ force d'armes de vous faire
„ desdire par combat mortel
„ de vostre personne à la
„ mienne soit à pied , ou à che-
„ ual , ainsi que mieux vous
„ plairont les armes. De Mõ-
„ neruine ce 10. Iuillet 1503.

„ Ce cartel enuoyé par vn
„ Trompette du Seigneur de
„ la Palice , Alonce sans en de-
„ mander conseil à personne ,
„ luy fist cete responce.

Seigneur Bayard , i'ay re-
ceu vos lettres , quant à ce
que i'ay dict que ne m'auez
traitté comme on doit trait-
ter vn gentil-homme , il est
possible que ie l'ay dict : ne-
antmoins puis que vous dit-
tes si hardiment que vous
m'en ferez desdire par le cō-
bat de vostre personne à la
mienne , ie confesse l'auoir
dict, & plus si voulez, ne me
desdisant iamais de chose
que i'ay ditte. Et pour don-
ner entendre à chacun que
ie ne vous crains , ie vous as-
sine le camp au dernier
iour de Septembre en la

plaine à deux mille d'Andre.

Ayant Bayard accepté ceste assignation, il ne voulut faillir de se trouuer au iour & lieu nommez, encor qu'il eust esté ce iour la bié tour mēté d'une fièvre quarte. Le Seigneur de la Palice estoit sō parrein, accompagné de deux cent hommes d'armes (ainsi qu'il auoit esté accordé entre les deux cōbattās.) Il amene son Champion au camp, monté sur vn fort & puissant courfier, & vestu de blanc en signe d'humilité: Auquel le Seigneur de la

Palice disoit pour l'instruire. Ne vous troublez en rien combattez hardiment, & sur tout suiuez vostre coup tant que vous pourrez, tirant droit à la visiere.

Arriué qu'il fust au camp, Alonce luy enuoye vn billet escrit en langage Espagnol, que Symphoriá Châpier, Dauphynois (qui s'est messé d'escire de Bayard) dit auoir trouué en la bourse de la mere dudit Bayard, Dont la substâce estoit, Seigneur Pierre Bayard, j'ay entendu, que vous estes venu au lieu deputé pour de ma

„ personne à la vostre faire
„ espreuue des armes qui
„ me plairōt le plus. Je veux
„ & entends que si par aucū
„ de vostre part m'est dōné
„ quelque empeschement,
„ vous vous rendiez mon
„ prisonnier, comme si ie
„ vous eusse veincu à for-
„ ce d'armes : comme aussi
„ ie me rendray le vostre, s'il
„ y a aucun de nostre garni-
„ son d'Andre qui vous em-
„ pesche. Aquoy Bayard fist
„ responce qu'il en estoit con-
„ tent, & que ce qu'il en fai-
„ soit, n'estoit que pour def-
„ fendre son honneur. Mais

Alonce qui n'estoit encore comparu sçachant en quel equipage estoit venu Bayard, dit au Trompette qui l'estoit venu hafter, comme s'il eust voulu fuyr la lice (estant possible bien marry d'en estre venu si auāt) qu'il vouloit combattre à pied, alleguant que c'estoit à luy deslire les armes, & à Bayard le camp (iaçoit qu'au paruant on eust proposé que le combat se feroit en accoustrement d'hōmes d'armes) Et ce qu'il le mouuoit à demander le combat à pied, est qu'il pensoit que l'autre

128 *Discours notable*

à cause de la fieure, ne l'accepteroit pas, ou bien s'il en estoit d'accord, que ce seroit à son grand desadvantage, tant pour la foiblesse, ou la fieure l'auoit reduict, que pour estre moins dextre à pied qu'à cheual, si biē qu'il se promettoit la victoire. Mais quand Bayard eust ouy le rapport du Trompette, encor qu'il y eust vn peu pensē pour auoir eu ce iour la fieure, & qu'il eust mieux aymé le combat à cheual pour deux raisons, l'vne qu'il estoit encore foible, l'autre qu'Alonce estoit

en la fleur de son âge (comme de 32. ans) plus grand & robuste que luy, qui n'auoit encore atteint sa force naturelle, neātmoins pouffé d'vn cœur magnanime, Trompette mon amy (luy dit-il) allez le hafter, & luy dittes qu'il ne demeurera pas pour cela qu'aujourd'huy il ne repare mon hōneur soit à pied ou à cheual. Ce pendant Bayard ayant faict dresser son cāp, qui ne fust que de grosses pierres arrangées, il se planta à l'vn des bouts, assisté de plusieurs braues & vaillants Ca-

pitaines , comme du Seigneur de la Palice son parrein , des sieurs d'Orose, d'Imbercourt, de Fontrailles , Baron de Bearn , & autres qui prioient Dieu pour leur Champiõ. Tant qu'en fin ils virent venir Domp Alonce , qui ne pouuoit plus diferer pour son honneur, tres-biẽ accompagné comme du Marquis de Licite, de Domp Diego Lieutenant de Consalue Ferrande, de Domp Francisque d'Alte-meze, & plusieurs autres qui le rendirent iusques au camp, où luy arriué en-

uooya les armes à Bayard pour en auoir le choix qui estoient d'un estoc, & d'un poignard, eux armez au reste de gorgerin & secrete. Bayard ayant pris ce qu'il luy failloit sans s'amuser à choisir, fut mis dans le cãp par Belabre son ancien cõpagnon qu'il prit lors pour parrein, & le Seigneur de la Palice pour la garde du cãp de son costé : Comme au cas pareil, Alonce fut par Domp Diego son parrein mis par l'autre bout du cãp, estant Domp Francisque d'Alte-meze garde d'ice-

lui pour sa part. Entrez qu'ils furent, Bayard ayant fait à genoux sa priere à Dieu, & baisé la terre, marcha fort assuré vers son ennemy, cōme aussi fist Alonce, qui luy dict
„ en son langage, Seigneur
„ Bayard, que me voulez
„ vous ? Que me reпарiez
„ (dict l'autre) mon hon-
„ neur que ie veux deffen-
„ dre. Symphorian Cham-
„ pier recite qu'il luy dict,
„ Or ça Seigneur Alonce,
„ par vos paroles vainemēt
„ proferées, & legerement
„ dictes, nous sommes ve-
„ nus au lieu, où il faut que

„ deux Chrestiens se com-
„ battent à outrance contre
„ les commandemens de
„ Dieu, qui est d'aymer son
„ prochain cōme soy-mes-
„ me & ne mentir point :
„ Neantmoins pource que
„ ie suis innocent des iniu-
„ res & lascherez que m'a-
„ uez imposées, & que na-
„ turellement il est permis
„ de se deffendre, ie suis à
„ ceste cause descendu de
„ cheval : lequel il semble
„ Seigneur Aloce, que crai-
„ gnez plus que moy, mais
„ i'ay telle esperance en Dieu
„ qu'il me dōnera la victoire

„ contre vous , & pourtant
„ gardez-vous de moy. Tel-
lement qu'ils se ruerent d'a-
bordée'chacun vn merueil-
leux coup d'estoc , dont A-
lonce fut par celuy de Ba-
yard vn peu blessé au visage.
Et apres s'estre tirez en vain
plusieurs coups, ayants tous
deux bon pied, & bon œil,
en fin Bayard s'apperceuant
que son ennemy se cou-
uroit le visage, aussi tost qu'il
auoit rué son coup s'aduisa
par contre-ruse de tenir l'e-
stoc suspendu en l'air, ius-
que à ce que le coup de son
ennemy fust passé, & quand

il le peut choisir à décou-
uert, il luy tira vn coup si
roide dans la gorge, que
nonobstant la bõté du gor-
gerin l'estoc entra dedans
quatre bons doigts, de sorte
qu'il ne le pouuoit retirer.
Domp Alonce se sentant
frapper à mort, laisse son e-
stoc, & saisit au corps Ba-
yard, qui le prit aussi cõme
par maniere de luitte, & se
proumenerent si bien que
tous deux tomberët à terre
l'vn pres de l'autre.

Mais à coup Bayard tire
son poignard, & le presen-
tant aux narreaux de son

ennemy, luy crie, Rendez-vous Seigneur Alonce, ou vous estes mort: mais il estoit desia expiré. Tellement que Domp Diego son parrein, dict sur l'heure à Bayard, qu'il auoit vaincu, ce qui fust aussi trouué vray, l'autre ne remuant pied ny main: Dont Bayard se monstra fort desplaisant, soit à cause de sa bonne nature, ou de ce qu'il l'eust bien voulu vaincre vif. Ce neantmoins en recognoissant la grace que Dieu luy auoit faite, il se mit à genoux pour l'en remercier humblemēt:

Et puis tirant son ennemy hors du camp, demanda à Domp Diego s'il en auoit assez faiët ? Trop (respondit l'autre fort piteusement.) Vous scauez (dict Bayard) que ie puis par droict de guerre faire du corps à ma volonté, toutefois ie vous le remets: Et vrayement ie voudrois mon hōneur sauue, qu'il fust autrement. Tellement qu'il ne voulut autre chose de luy que ses armes ensouuenāce de prier Dieu pour luy. Lequel fust emporté par les siens auec aüssi grand dueil, que les

François emmenerent leur Champion en grande ioye, avec trompettes iusques en la garnison du Seigneur de la Palice, ou auant que faire autre chose Bayard alla rendre graces à Dieu au Temple.

Ce combat luy ayant apporté autant d'honneur & reputation enuers l'une & l'autre nation que de honte & déplaisir aux Espagnols; C'est de là qu'ils ont souuēt dict depuis, qu'en France y auoit beaucoup de Grifons, & peu de Bayards.

On pourroit aussi pour e-

xemple de tels Duels qui se font entre gens de diuers party rapporter celuy qui aduint l'an 1521. hors la ville de Maiziere , ou le mesme Bayard estoit Gouverneur pour le Roy , assiegé par les Imperiaux : Lesquels enuoyerét vn Trompette aux assiegez leur demander s'il y auoit homme qui voulust entreprendre de donner vn coup de lance , & que de leur costé le Conte d'Aiguemont se trouueroit prest en l'Isle de Maisieres. Le Seigneur de Mommorancy se presenta comme champion

pour en faire passer l'enuie
audit Comte d'Aaiguemôt,
asseurant de se trouuer au
lieu & heure dicte. Le Sei-
gneur de Lorges pensant e-
stre chose honteuse qu'un
homme d'armes François
fust prouoqué par un Alle-
mand , & qu'on l'aissast
l'homme de pied François,
cōme n'estant pareil à l'Al-
lemand, demanda aussi s'il
y auoit homme qui voulust
combattre de la pique, &
qu'il seroit le chāpion pour
l'attendre : Le sieur de Vau-
dray surnommé le Beau, du
camp Imperial soudain s'y

presenta. Le Seigneur de Monmorancy à cheual, la lance au poing, se trouua sus les rangs au lieu ordonné, & le Seigneur del'Orges la pique au poing, lesquels trouuerent leurs deux Champions. Les deux Cheualiers coururent l'un contre l'autre, si bien que le Seigneur de Mōt-morancy atteignit au corps de cuirasse le Comte d'Aiguemont, & le faulsa rompant sa lance sans luy faire autre dommage: Le Comte d'Aiguemont par la faute de son cheual, ou autrement, ne toucha point,

ou bien peu : Les Seigneurs de Lorges & de Vaudray donnerent les coups de pique ordonnez sans gagner aduantage l'un sur l'autre : Ce faict chacun se retira.

Mais on ne sçauroit remarquer vn Duel de cete qualité plus memorable, soit pour le subiect de la querelle, & les cōditions des personnes, soit pour la forme & circonstances du cōbat, que celuy qui s'est faict entre D. Philippin, frere de Mōsieur le Duc de Sauoye, & le Seigneur de Crequy, gendre du Seigneur d'Esdi-

guieres.

Celuy qui a escrit l'histoire des choses aduenues depuis la Paix faite avec l'Espagnol, l'a si bien descrit au vray, qu'il m'est force de suiure son stile, & ses pas mesmes. La source donc de ce Duel, fut pour vn depot que Philippin conceut de ce qu'on luy rapporta que Crequy s'estoit vanté (soit à tort ou à droit) d'auoir eu son escharpe en la prise que le seigneur d'Esdiuieres fist l'an 1597 du petit fort basti par le Duc de Sauoye pres Chamouffet pour fauoriser le

passage de son armée. Si biē que Philippin quelque mois apres , croyant que Crequi se vantoit au preiudice de son honneur, le fait appeller, Lequel se presente au lieu marqué par l'appel: mais l'appellant fust retenu par le commandement du Duc: sur ce Crequy est faict prisonnier, allant au secours de Charbonnieres ; Durant sa prison, la querelle se mit en tel estat, que s'il eust esté en liberté, elle fust vuidée à Thurin, Mais apres que par le traitté de la Paix faicte à Veruins 1578. il fust réuoyé

libre en Dauphiné, Philippin le fist appeller à Grenoble : Et se trouuerent pres le Fort de Barraut: Où l'appellant fut blessé à la cuisse. Ce combat qui deuoit estre suffisant pour faire mourir ceste querelle, en fist naistre vne autre : Car on rapporta au Duc que Crequi s'estoit vanté d'auoir eu du sang de Sauoye: Il s'en offensa & fist cognoistre à Philippin qu'il ne le tiendrait point, pour ce qu'il le tenoit & ne le verroit iamais de bon œil, s'il ne tiroit sa raison de ceste parole: Si bien que voilàvn

autre appel en campagne, lequel fut offert, & accepté aussi allegrement que le premier.

La deffence que le Roy auoit faiet des Duels ne permettoit pas que le combat se fist en Dauphiné, afin que l'exemple du gendre du Gouverneur, n'attirast les autres au mespris de la loy. Tellement qu'il fut resolu qu'ils se battroient dás les terres du Duc de Sauoye au deffous de S. André (terre appartenante à la Comtesse d'Entre-mont vefue de Messire Gaspar de Coli-

gny Admiral de France) sur le riuage du Rhosne , en chemise, & à pied, qui est la forme aujourdhuy des cōbats estimée la plus genereuse , ou plustost la plus cruelle & enragée: Item que le combat se feroit avec l'espée & le poignard: Que le Baron d'Attignac seconderoit Philippin, & la Buisse, Crequi: Q'autre qu'eux ne se trouueroit sur le camp, & ne separeroient les combatans, que la mort de l'un, ou de l'autre n'eust terminé le combat voyez (ie vous prie) quelle loy, qui deffend

148 *Discours notable*
à l'homme d'vser d'humanité, & au Chrestien vainqueur de sauuer la vie au vaincu.) Item qu'il y auroit douze Gentils-hommes du costé de Dauphiné, & autant de celuy de Sauoye, qui se tiendroient prests pour venir prendre le corps du vaincu, ou pour empescher qu'aucun tort ne fust faict au vainqueur : Que les douze de Sauoye seroient esloignez du combat de telle distance, que ceux du Dauphiné pourroient employer de temps à passer l'eau, pour se rendre en mesme instant

sur le champ du combat. Laquelle distance fust mesurée au galop d'un cheual, qui partit du lieu du combat à mesure que le batteau partit d'une riue pour prendre terre à l'autre. On disputa long temps si les seconds se battroient, car la Buisse disoit qu'il n'y vouloit pas estre sans donner ou recevoir, & que celuy qui va en telle occasion pour regarder seulement à faute d'affection, ou de courage. En fin les combatans voulurent, & fut dict, que les Seconds ne se mesleroyent

„ de la decifion de leur fortu-
„ ne. C'eft injustice (dit le
„ Sieur de la Montaigne) voi-
„ re vne vilenie d'engager à
„ la protection de fon hon-
„ neur autre valeur & force
„ que la fienne. Le iour de l'af-
„ fignation venu, ils fe rendi-
rent tous au lieu assigné. Le
Sieur de Morges passa le
Rhofne, & battit la campa-
gne pour voir s'il n'y auoit
point quelque embuscade,
ou quelque afsemblée plus
grande que le nombre des
douze, dont l'on estoit de-
meuré d'accord. Les fecōds
firent la visite des armes des

deux Champions, de leurs habits, & les fouillerent par tout, pour sçauoir s'il n'auoient point de charmes & enchantements sur eux. La Buïsse pressoit fort Philippin ; qui attendoit à partir pour quelques difficultez qu'il trouuoit aux conditions du combat, & luy disoit qu'il auoit enuie, ou de les mettre à la nuict, ou de mettre la partie au lendemain, encore qu'il n'y eust en luy que trop de gaillardise, & d'ardeur pour attaquer son ennemy. On permet en ces occasions aux

seconde de faire valoir le courage de leur amy, pour affoiblir le plus qu'ils pourront celuy de l'ennemy, l'estonner, & le descrier. Tellement que la Buisse disoit à Philippin par le chemin tant de braueries de la valeur de Crequi que c'estoit assez pour l'estonner: Et de loing qu'il vit Crequi sur le pré, Il est à nous (secrta-il) il est à nous. Philippin toutefois non estonné. Pourquoy (luy dit-il) auez-vous si mauuaise opinion de moy? Non, non (repart la Buisse) ie sçay que vous e-

stes braue , & genereux ,
mais vous auez à faire à la
plus furieuse espée de Fran-
ce , & cela me doit parier
vostre perte. Bref la Buisse
n'oublia rien en ceste actiõ
de l'office d'amy : Mesme
on a sçeu si Crequi ne fust
reuenue du combat , la Buis-
se fust demeuré pour tuer
Philippin , & d'Artignac
son second , ou estre tué
d'eux. Du Belier son frere
reconoissant son humeur,
& qu'il auoit trop de cœur,
trop d'honneur pour reue-
nir sans son amy , estoit sur
le bord du Rhosne , atten-

154 *Discours notable*

dant l'issuë du combat, en resolution de passer à cheval, pour auoir sa part, ou de la gloire, ou du peril de cete action.

En fin, comme Philippin entra sur le champ, sans perdre le iugement, il remarqua la ruse, & l'aduantage de Crequi, lequel entré premier au champ, auoit laissé tout le Soleil à son ennemy, qui dit lors, Monsieur de la Buisse, partagez-nous le Soleil : Et voulant luy-mesme en faire le partage attaqua Crequi d'une telle impetuosité, luy tirant en vain

plusieurs coups , que les spectateurs doutoiët de l'issue du combat.

Toutefois cete premiere fureur ne fist que mettre Crequi hors du preau , & Philippin hors d'haleine. Crequi resolu de frapper non selon le iugement de la colere , mais de l'occasion attendit que cete impetuosite fut passée , & luy planta l'espée dans le corps de telle roideur qu'il le renuersa , & le coufut contre terre , en l'aduertissant de luy demander la vie : mais il n'estoit pas en l'estat de s'humilier à cete

demande, ny en la puissance de Crequi de la luy donner, d'autant que les coups estoient mortels, & tous ceux de de sa part crierent qu'il l'acheuast de tuer, & ne seruit de rien au Baron d'Attignac de la demander.

Crequi repassa le Rhosne avec les douze gentils-hommes, qui le vindrent prendre, laissant Philippin estendu sur la place. Le Duc de Sauoye se repentit du commandement qu'il luy auoit faict, soit par le remors de sa propre conscience, ou par l'auis de son confesseur, luy

conseillant de reuoquer vn
commendement, ou il y
alloit du hazard de deux vies
& possible de la perte de
deux ames: si bien qu'il de-
pescha vncourrier pour des-
fendre de se battre, mais il
arriua deux heures trop tard.

Crequy rendit graces à
Dieu de sa victoire, & ne
voulut permettre que ses
amys luy en fissent la con-
gratulation accoustumée,
& les pria de n'en plus par-
ler, encor que l'honneur en
fust grand, pour auoir vain-
cu en guerre estrange vn en-
nemy estrange. Philippin

fut emporté mort au logis: Les Religieux de saint Pierre chastelluy refuserent la sepulture, selon les anciennes constitutions de l'Eglise, laquelle estime que ceux qui meurent en cete sorte, meurtriers d'eux memes.

Voy-là qui nous deuroit bien émouuoir (si nous sommes tant soit peu Chrestiens) à detester tels combats: Mais quoy? ny la defense de l'Eglise, ny celle du Prince, ny la priuation de la sepulture, ny la crainte de perdre les biens, n'ont peu

encore iusqu'icy aduertir
cete estrange forcenerie
des Duels . Tous les
iours on s'entre tue: Il ne se
passe presque iour en Fran-
ce qu'on ne se batte en duel:
Et mesme acheuant ce Dis-
cours , on m'a rapporté qu'à
Paris seulement en l'espace
de troys semaines se sont
faicts deux ou troys Duels:
L'vn à cheual entre vn sei-
gneur de Bretagne (qui a
l'honneur d'estre parent du
Roy) & le Sieur de Boucar:
L'autre aussi à cheual entre
deux gentils-hommes , qui
se sont entre - tuez , ayant

chacun vn second à pied,
qui se font aussi battus par
honneur.

Penſez ie vous prie com-
bien aux autres endroits de
la France cete rigoureuse
obſeruation du pretendu
Point d'honneur en a faiſt
tuer, dont l'on ne peut ſca-
voir le nombre, ſi ce n'eſt
par les graces que le Roy
donne à l'importunité de
plusieurs. Comme de faiſt
on tient auoir eſté rapporté
au Roy que le registre des
graces ſe monte a ſept mil:
Eſtant à preſumer que la
pluspart ont eſté données

par fadiète Majesté, depuis
seulemēt que les Duels sont
deffendus par ses Edits de-
puis la Paix. Ce qui est pres-
que incroyable, s'il m'es-
toit aisé de le reciter.

Figurez-vous par là com-
bien de braues gentils-hom-
mes ont esté tuez, combien
le Roy & le public ont fait
perte d'hommes inutilemēt
morts C'est à ce propos
qu'on à ouy dire (à Mon-
sieur le garde des seaux) que
si le Roy le vouloit laisser
faire on ne parleroit plus de
Duels: Car il n'en passeroit
plus les graces, & en laisse-

roit la punition à la iustice. Ce qui seroit bon, si par là on pourroit empescher le mal, mais ie craindrois qu'on ne le rendist pire. On ne lairroit pas de se battre plus que iamais, voire quand on allumeroit vn feu ardent à l'entour du lieu, où se feroit le combat, à condition d'y ietter apres les combatans morts ou vifs. Tant cete seuerere obseruation du Poinct d'honneur (qu'on appelle frenaisie si l'on veut) a de force & maistrise és cœurs plus nobles & genereux : C'est vne impression qu'il

faudroit premierement arracher avant que la soumettre à la loy du Magistrat, ou à la rigueur de la iustice, qui n'est assez forte pour la brider. Et qu'ainsi soit qu'ô aille dire à vn gentil-homme qui est appelé au combat qu'on ne passera plus de graces, & qu'on en l'airra la punition à la iustice, il respondra (soit à tort ou à droit) que son honneur luy est plus que tout cela, voire quand il deuroit perdre & la vie & les biens: comme ie dirois moy-mesme si i'estois en l'âge que i'ay esté

autrefois. La raison est que si tost qu'un Appel marche en campagne, il prend, ou plustost vsurpe telle iurisdiction sur les plus braues esprits de la Noblesse, qu'on s'estimerait infame, & perdu d'honneur, si on ne l'acceptoit, mais comme dict est, que ce soit sous le bon plaisir du superieur qui en doit premier cōgnoistre. Et m'asseure que s'il plaisoit aux plus sages d'entrer tant soit peu en cete consideration, ils recognoistroient que cete opinion qu'on a de ce Point-d'honneur (soit

vraye ou fausse) ne reco-
gnoist aucune puissance, ou
loy superieure à elle.

Or si ainsi est quelle cruau-
té seroit ce d'exposer aux
frais de la iustice, vn qui se-
roit à demy mort, ou bien
blessé pour l'acheuer de rui-
ner de biens, veu que cela
ne seruiroit de rien, n'em-
pescheroit pas les Duels, &
causeroit autant de perte au
seruice du Roy, & du public
quand ils sont faits legitime-
ment.

Qui me fait derechef con-
clurre que la permission des
Duels (de la façon que ie

l'ay cy deffus descrite) ores qu'elle fust iniuste, seroit neantmoins beaucoup plus utile que la deffence, qui n'a de rien seruy que d'en donner plus d'enuie, & que d'enrichir la iustice de deux ou troys millions d'or au moyé de tant de graces : Car iacoit que le Prince les dōne gratuitement, toutefoys pour les faire sceller, & enteriner, combien il en couste chacun le ressent asses : Et si ainsi est que le Roy en ait donné sept mille, calculez ie vous prie, de combien on auroit appauuri la Noblesse (d'ail-

leurs assez epuifée) pour enrichir la Iuftice?

Tellement que cestuy la n'auoit pas mauuaife grace, qui dit à vn qui l'estoit venu appeller de la part d'un autre Dittes à celuy qui vous a icy enuoyé qu'il aille premiere-ment obtenir du Roy ma grace bien scellée, & enterinée, & puy si me trouueray au lieu qu'il me mande pour nous battre: On conte aussi d'un autre qui au lieu d'aller trouuer l'appellant sur le pré luy enuoya vn Preuost des Mareschaux, qui l'emmena au Four-l'Euesque à Paris.

Que si quelqu'un dit que nonobstant la permission du Roy ou de ses Lieutenants, de se battre en camp-clos, quelques fois (peut estre) ne lairroient pas encore de se battre en Duel, Outre que cela ne seroit pas vray-semblable, si les combats estoient par le Roy publicquement permis à chacun, ie respons qu'il y auroit bon remede s'il plaisoit à sa Maesté les declarer infames, & décheuts du Poinct d'honneur, roturiers, & taillables, & de mäderaux Esleus de les comprendre deslors à la taille. Et

le: Et ce d'autant que la permission libre des combats leurosteroit toute excuse de se battre ainsi, si ce n'estoit d'aventure en vne soudaine émeute ou querelle, pourueu qu'il n'y eust point d'appel, comme pour exemple. Il me souuient qu'en la rencontre d'Arnay le Duc 1570. (où le Roy qui regne à present, fit en l'age de seize ans son apprentissage d'armes) comme nous estions prests d'aller charger l'ennemy, il y eut vn Braue, qui trauerfant d'un lieu à l'autre choqua vn pauvre Gêtil-hom-

me, luy dit vn iniure, & luy donna vn coup de baston: Ceque ne pouuant supporter pour son honneur, il fallut que la querelle fut vuidée sur le champ par l'avis des principaux Capitaines de l'armée: Et fut dit que ce Braue satisferoit à l'autre en luy demandant pardon, & que l'offensé, ayant vn baston haussé, luy diroit. Il
,, est en moy de vous en faire autant que m'auez fait,
,, mais puis que vous me demandez pardon, ie vous pardonne. Mais si ce plus grand seigneur (dont ie par-

lois) ne vouloit fatisfaire à vn moindre que luy en ce cas, le combat doit estre ordonné.

Reste vne difficulté touchant l'election des armes, parce qu'aucuns se pourroient plaindre, que celuy qui en a le choix les pourroit eslire de telle sorte (cōme par exemple vn brassard qui ne jouroit point) que l'assaillant y auroit trop grād interest , & des-auantage, le remede à celà seroit qu'õ vseroit des armes plus vfitées , & legitimes qu'on pourroit, soit à pied ou à

172 *Discours notable*
cheual, selon qu'on aduise-
roit pour le mieux, & qu'il
feroit ordonné selon l'estat
des personnes.

Voila ce que le zelle ar-
dent au bien de la Patrie m'a
fait éclorre touchant la per-
te inestimable qu'elle fait
en tant de duels. Dieu veille
que le Prince avec son con-
seil y puisse trouuer vn meil-
leur expedient que celuy
que i'oze proposer: Et qu'il
le veuille inspirer de conser-
uer, & d'espargner pour le
bien de son seruice le sang
de sa Noblesse. Laquelle est
d'ailleurs tellement incō-

modee, & descheuë de son premier estat, qu'elle est prestee à dōner du nez à terre, est tellement endebtée qu'elle n'oze plus paroistre, tellement embrouillée d'affaires & de procès, qui ont succedé à la guerre, comme les sergēs aux soldats de fortune, qu'elle est presque à la veille de sa ruine & subuersiō, s'il ne plaist au chef principal d'icelle (qui est le Roy) de ietter l'œil de sa bienveillance paternelle sur cest Ordre) dont les Roys tirent leur premiere origine) pour le restorer & remettre en la

174 *Discours notable*
splendeur de sa premiere
prosperité.

Ioint que cela leur faiët
naistre des procès qui ache-
uent de les ruyner & con-
sommer en frais de iustice,
se rend maistre de leurs
moyens, & les ruyne, au-
tant que le premier mal-
heur des Duels, qui en fin
consomme la Noblesse, la-
quelle commence desia
d'estre en tel mespris à cha-
cun, & principalement à
l'endroit de ceux, qui s'en-
richissent de sa misere, qu'on
ne la respecte plus : Et ce
qui luy est plus grief, apres

auoir tant de fois hazardé sa vie pour le seruice du Roy , & du public , est de voir ceux qui la mesprisent, & iouïssent de ses despouilles, vsurper ses tiltres & qualitez , contre l'ordonnance des Estats tenus à Orleans, qui leur deffend de se qualifier nobles : En ce pendant ne vont à la guerre : La plupart ne seruant d'autre chose que d'acquérir les Fiefs, & Chasteaux de ceux qui y vont, & de s'approprier par succession de temps (comme a bien sçeu remarquer le sieur du Tillet) leurs sur-

noms, & armes qu'ils portēt
par tout fors qu'à la guerre :
Si bien qu'il y a d'āger qu'ils
ne suffoquent en fin, com-
me mauuaises herbes,
cēte belle plante,
l'appui des fleurs
de Lys.

FIN.

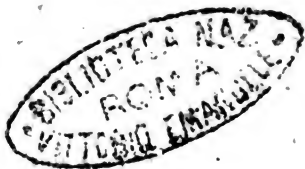
Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy,
il est permis à CLAUDE RIGAUD, marchand libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer par tel Imprimeur que bõ luy semblera vn liure intitulé (*Discours notable des Duels, de leur origine en France, & du mal'heur qui en arrive tous les iours au grand interest du public, ensemble du moyen qu'il y auroit d'y pourvoir, par Messire JEAN de la TAILLE Cheualier seigneur de Bondaroy les Pluuiers.*) Et sont faictes deffences par sa Majesté à tous Libraires & Imprimeurs de ce Royaume, & à toutes personnes de quelque estat & condition qu'ils soient de n'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer lesdits liures, si ce n'est du vouloir & consentement dudit RIGAUD, pendant le temps & espace de six ans finis & accomplis, à peine de confiscation desdits liures qui se

trouveront d'autre impression que
dudict RIGAUD, & d'amende ar-
bitraire, comme plus amplement
est déclaré au Priuilege, donné à Pa-
ris le trentiesme de May. 1607.

Par le Conseil.

COLBERT.



372568





BIBLIOTECA